

TIM PARKS

No Sex

roman traduit de l'anglais
par Isabelle Reinharez

ACTES SUD

*C'en est assez des affaires de ce monde !
J'attacherai mon esprit à la méditation,
en l'entraînant hors des mauvaises voies.*

Le Bodhicaryāvatāra

Tous les passages en anglais dans le texte sont traduits en fin d'ouvrage, p. 271.

NO SEX

Le sexe est interdit au Centre Dasgupta. C'est l'un des gros avantages de travailler ici. En fait, on ne me paie pas, il ne s'agit donc pas *vraiment* d'un travail. J'ai un statut de bénévole. Harper dit qu'il n'est pas courant de voir quelqu'un remplir cette fonction pendant trois ou quatre retraites spirituelles d'affilée. Ce qui est logique. Nos parents ne nous paient pas des études pour que nous passions notre temps à faire la cuisine et le ménage gratuitement. Ils ont de l'ambition pour nous, ils ont des projets. C'est dur de les décevoir.

Ici, tous les bénévoles sont jeunes, ou plutôt jeunes, entre une chose et une autre en tout cas. Je suppose, si on y réfléchit, que tout le monde est toujours entre une chose et une autre, c'est comme ça et pas autrement dans la vie. Mais vous voyez ce que je veux dire. Petits boulots d'été, années sabbatiques. Je me demande parfois quelles sont les deux choses entre lesquelles je suis. Cela ne devrait pas être bien compliqué, je suppose, de dire ce que l'on a derrière soi, ce qui nous a amenés là où l'on est. La plupart des gens s'inquiètent de l'avenir. Mais moi, plus je reste au Centre Dasgupta, moins je suis certaine de ce qui s'est passé avant. Dans les premiers temps, ici, quand je tâchais de méditer, le passé frappait à grands coups dans ma tête. C'est pareil pour tous. On s'installe, on ferme les yeux, et les pensées se mettent à aboyer comme des chiens fous. Je l'ai vécu et ne l'ai pas oublié. Sauf qu'aujourd'hui je ne suis plus très sûre du sens de tout ça. Peut-être qu'à force de tourner continuellement, les vieilles pensées se sont usées jusqu'à la trame. Le supplice s'est estompé. La vérité, c'est peut-être qu'au Centre je ne suis pas entre une chose

et une autre. Peut-être que je vais vivre ici jusqu'à la fin de mes jours, ou que si je pars le Centre Dasgupta continuera à vivre avec moi.

Ce matin, je me sentais très paresseuse. Le gong retentit à quatre heures. Les bénévoles ne sont pas tenus de préparer le petit-déjeuner avant six heures, d'habitude je participe donc à la première heure et demie de méditation et quitte la séance dès que les chants commencent. C'est vraiment le meilleur moment de la journée. Pourquoi? Je ne sais pas trop. Rien n'est douloureux avant l'aube. On se rend à la grande salle de méditation dans le noir. L'air matinal est doux, tout est humide, baigné de rosée et très calme. Si on passe dans les premiers, on voit des lapins dans l'herbe. Il y a des étoiles, et ici les étoiles scintillent. Il fait frais. Les gens portent des polaires à capuche, on croirait des moines ou des fantômes. Tout paraît un peu fantomatique et en suspens. Dans la salle, notre coussin et nos couvertures nous accueillent. La lumière est tamisée. On ferme les yeux et on écoute les autres entrer, renifler, gigoter et tousser. Il y a de quoi vous rendre fou. Une voix s'élève dans notre tête : Hé! je ne me suis pas levée si tôt pour t'écouter tousser et péter, merci bien. Je me tape assez de mauvaises odeurs en nettoyant les toilettes. Et puis on se rend compte que les bruits sont douillets. Qu'ils nous protègent. C'est bizarre. On devient dingue à cause de quelqu'un qui n'arrête pas de se moucher, et en même temps on se sent protégé et plus humble. Cette personne fait un grand sacrifice en venant au Centre pour tâcher de transformer sa vie. De quel droit suis-je si critique? En fin de compte, c'est bon de se sentir plus humble et de se dire : Arrête de râler contre cette pauvre femme qui renifle, Beth Marriot. Tu n'as pas la moindre idée des emmerdes qu'elle traverse, ou entre quelle chose et quelle autre chose elle se trouve.

Alors j'oublie ceux qui toussent et qui reniflent. J'accepte ces bruits, comme une démangeaison, une crampe, ou les corbeaux qui grattent sur le toit du préfabriqué. Ces corbeaux sont capables de faire un sacré boucan. J'adore la séance du matin. C'est la meilleure. Mais aujourd'hui je me sentais paresseuse. Quand le gong a retenti, je ne me suis pas levée. Quelque chose doit être en train de changer. *Anicca*. Sens le changement. *Ahnee-chaaa, ahnee-chaaa, ahnee-chaaa*. J'adore la façon dont Mi Nu

prononce ce mot de sa voix chantante d'Asiatique. Sens la palpitation dans tes poignets, Beth, sens le picotement dans tes joues. Changement. *Anicca*. C'est peut-être le même changement qui m'a poussée à prendre un stylo. Aujourd'hui, sous le coup d'une impulsion, j'ai pris un stylo. Écrire, encore un autre truc qui est interdit au Centre Dasgupta. Ça et le sexe.

Non pas que je me sois jamais souciée de l'interdiction d'écrire. La seule règle qui m'ait vraiment dérangée à mon arrivée, c'est le Noble Silence. Ne pas parler. Ne pas chanter. Il y a des moments où il me semble naturel de lancer bien fort : Bonjour, tout le monde ! Tu peux me passer la carafe d'eau ? Hé, tu as oublié d'enlever tes chaussures ! Et d'autres où il faut absolument que je me mette à chanter à tue-tête : *When the working day is done, girls just wanna have fun!* Il faut que je me balance, que je me trémousse et que je tape du pied. Alors le silence, c'était dur pour moi. En réalité, ce qui est sympa lorsqu'on est bénévole, c'est qu'on peut parler un peu, du moins à la cuisine. Non, on est *vraiment* obligé de parler pour que le travail se fasse. Quoique jamais aux méditants, bien sûr. Il ne faut pas déranger les méditants.

En fait, c'est un bobard. La règle interdisant de fumer m'a rendue dingue aussi. J'avais apporté trois paquets pour tenir les dix jours et je les ai fumés derrière les buissons en bas du pré. On a dû me voir. Mais je ne les ai jamais finis. Huit mois plus tard, il me reste encore la moitié d'un paquet. On pourrait croire que cela a été un événement majeur dans ma vie, de laisser tomber la clope. Dieu sait combien de fois j'ai essayé, avec Carl sur mon dos. Mais maintenant je ne me souviens même pas quand c'est arrivé. C'est l'effet de la méditation. Nous vivons dans une sorte de transe, ici. Un *jhāna* sans fin. J'aime bien ce mot. Un jour, j'ai découvert que je ne fumais pas. Un jour, je me suis aperçue que j'avais cessé de penser, à papa et à maman, à Jonathan, à Carl et à Zoë. J'avais cessé de penser à Pocus, cessé de penser à l'avenir. Donc la technique Dasgupta fonctionne. J'avais progressé dans le Dhamma. Sauf que me voilà brusquement en train d'écrire ces mots. Moi qui, avant, n'avais jamais rien écrit d'autre que des chansons. En fait, l'interdiction d'écrire ne me dérange toujours pas. Eh bien oui, c'était sympa de fumer quand je n'étais pas censée fumer. Je n'ai pas arrêté à cause du règlement. Et maintenant

c'est sympa d'écrire en sachant que je ne suis pas censée écrire. Ce matin, j'étais intense à fond. Intensément Beth. La bénévole exemplaire de Dasgupta est peut-être sur le point de devenir une mauvaise fille folle, une rebelle violant toutes les règles. Alors on me flanquera dehors et je découvrirai quelles étaient les deux choses entre lesquelles j'ai passé tout ce temps.

Un des mecs bénévoles a un BlackBerry. J'étais plutôt furax quand j'ai vu ça. Ralph. C'est un Allemand. Les bénévoles sont en contact avec des membres du sexe opposé lorsqu'ils font la cuisine. Il n'y a qu'une seule cuisine et nous préparons les mêmes plats pour tout le monde, hommes et femmes, étudiants nouveaux et anciens, bien qu'il y ait certains trucs auxquels les seconds sont censés renoncer, bien sûr, comme les gâteaux et le fruit de l'après-midi. Je suis arrivée quelques minutes en avance pour prendre le service du petit-déjeuner, et Ralph était assis sur un des plans de travail, penché sur son petit écran. Ralph est fier d'être bénévole. Sa jolie frimousse en devient lisse de dévouement. Il aime penser au bien qu'il fait. Sans nous, les méditants n'auraient pas la liberté de vivre dans le silence, ils ne pourraient pas décharger leur mauvais karma et leurs *sankhara*, commencer à se purifier. Bon, il a d'abord tenté de glisser le machin dans la poche de son tablier, et puis quand il s'est aperçu que j'avais vu ce qu'il fabriquait, il m'a demandé si j'avais envie de jeter un coup d'œil à mes mails. Il voulait faire de moi sa complice. J'ai failli le dénoncer. J'aurais peut-être dû.

— C'est vraiment contraire à l'esprit du Centre, lui ai-je dit. Tu devrais avoir honte. À quoi bon créer ici cette atmosphère de pureté, si tu la pollues en regardant du porno sur ton BlackBerry?

Ça l'a vexé. C'était plutôt marrant. Comment pouvais-je penser qu'il regardait du porno? a-t-il protesté. Il a un fort accent allemand.

— Bourgoi du benzes za?

Je bataillais pour garder une mine impassible.

— Tous les hommes regardent du porno, lui ai-je affirmé.

C'est une vérité éternelle.

— Sinon, pourquoi aurais-tu essayé de te cacher?

Mais si j'avais dénoncé Ralph aux Harper, ou à Mi Nu, ils se seraient montrés plus sévères avec moi, parce que je caftais, qu'avec

lui à cause de son BlackBerry. Au Centre Dasgupta, chacun doit obéir aux règles *parce qu'il le veut*. Tant qu'ils ne perturbent la méditation de personne, ceux qui enfreignent le règlement n'ont pas à être réprimandés. J'aurais pu, je suppose, inventer que Ralph me perturbait, mais je ne suis pas certaine qu'un bénévole compte vraiment. Le bénévole, un ancien étudiant, est censé être au-dessus de ça. Sinon à quoi servirait d'apprendre la méthode? Pourtant, cela me perturbe. Cela me démange de penser qu'il a accès à Internet, de penser à l'effet que ça me ferait de rouvrir ma boîte mail. Ou Facebook. Merde alors! Maintenant que j'ai un stylo et du papier, je pourrais peut-être écrire un mot anonyme.

RALPH A UN BLACKBERRY. IL SURFE SUR DES SITES PORNOS. Maintenant que j'ai commencé à écrire, peut-être que je vais aussi me remettre à fumer. Je pourrais finir mon dernier paquet. C'est *moi* que Ralph pourrait alors dénoncer. Je lui laisserais respirer mon haleine fleurant bon le tabac pendant la corvée d'épluchage des carottes. On me demanderait d'où je sors ces cigarettes, puisque je n'ai pas mis le pied dehors depuis des mois. J'avouerais, et dirais que je suis désolée. À Mi Nu, peut-être. Mi Nu Wai. Ça me plairait d'avoir une raison de lui avouer des trucs. Je pourrais lui raconter que j'ai filé au pub, certains soirs. Mais je ne crois pas que Ralph me dénoncerait. Ralph m'aime bien. Il est toujours là, après le déjeuner, pour m'aider à racler les assiettes et à sortir les cochonneries du trou de l'évier. C'est peut-être exprès qu'il m'a laissé voir son BlackBerry. Ralph m'aime bien, mais il est trop jeune, trop gentil, trop *allemand*. Je n'ai jamais craqué pour les garçons gentils. Il doit y avoir des dizaines d'hommes plus séduisants, ici. Et de femmes, d'ailleurs. C'est une bonne chose que le sexe soit interdit au Centre. Il y a peut-être de bonnes raisons pour qu'écrire soit interdit.

Je ne me suis pas rendormie quand je suis restée au lit. Les autres se sont levées avec cette merveilleuse soumission dont nous faisons tous preuve le matin. Elles sont parties à la séance de méditation. Moi, j'étais au lit à réfléchir. Au bout d'une dizaine de minutes, Meredith est revenue me demander si j'étais malade, mais les bénévoles n'étant censés parler que lorsque c'est nécessaire, je n'ai pas répondu. Meredith est une gamine potelée, plutôt mignonne, il faut croire. Elle a un joli sourire. Elle va entrer

à l'université de Cambridge à la fin de l'été, à ce qu'elle dit. Je n'ai pas répondu. Je n'ai même pas hoché la tête. Maintenant elle va se demander ce qui se passe ou ce qu'elle a fait pour me vexer. Merde alors! Pourquoi suis-je tellement cruelle? Je ne sais pas. Ça me plaît. Ça me plaît d'être sympa et ça me plaît d'être cruelle. Je trouve que Meredith mérite un peu de cruauté. Elle a vraiment besoin de maigrir. Si jamais j'ai eu un jour la possibilité d'entrer à Cambridge, j'ai tout fait foirer il y a longtemps.

Je ne me suis donc pas rendormie, mais je suis restée au lit à réfléchir. Il y avait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Avant, quand je restais au lit à réfléchir, je faisais des plans des plans des plans. J'étais anxieuse et agitée. J'écrivais des chansons dans ma tête, je pensais aux répétitions, à la salle de répétition, aux concerts, aux mails, au site Internet, au fric. Mais quand je suis arrivée au Centre, je sautais du lit aussi vite que possible parce que les pensées étaient atroces. Dès mon réveil, ça me martelait la cervelle. Non, pas exactement. Il y avait une fraction de seconde de paix avant que les pensées dégringolent en avalanche et m'ensevelissent. Ensuite je maudissais cette fraction de seconde qui rendait l'avalanche bien pire. Il faut oublier ces pensées, ne cessais-je de me répéter. Y faut y faut. Il faut tuer ces pensées avant qu'elles te tuent. Tuer tuer tuer. Le Centre est l'endroit idéal pour tuer les pensées. Je m'en rendais compte. J'ai tout de suite compris la chance que j'avais eue de venir ici. Je serais morte. Mais ce temps-là est révolu. Il s'est estompé. Ce matin, je suis simplement restée au lit à réfléchir à la trouvaille d'hier. Je voulais passer un moment agréable à réfléchir à un truc nouveau qui est arrivé, le premier depuis des mois. La trouvaille d'hier m'avait poussée à me mettre à écrire. Je devrais me méfier.

Dans l'une des chambres des hommes j'ai trouvé un journal intime. Pendant que les méditants méditent, les bénévoles font le ménage. Les garçons nettoient les locaux des hommes et les filles ceux des femmes. Tous les jours les toilettes, tous les deux jours les douches et les lavabos. Remettre du papier-toilette, des serviettes en papier, des tampons et des serviettes hygiéniques, remettre du savon pour les mains et de la lessive bio en poudre pour ceux qui lavent leurs chaussettes et leurs slips. Repêcher les cheveux qui bouchent les tuyaux. Il y a encore des filles qui

balancent des tampons dans les WC. Ça m'est égal, la journée s'écoule. C'est étrange à quel point on peut passer facilement de la méditation à la serpillière, comme si c'était la même chose. Mais nous n'avions plus de désinfectant. Bien sûr, je ne suis pas censée le faire, mais je suis allée chez les hommes. J'ai horreur de laisser une tâche en plan, et les méditants étaient tous dans la grande salle. Ralph et Rob désherbaient l'allée. "Placard au bout du couloir, avaient-ils dit. Dortoir A."

J'ai trouvé le désinfectant, et puis, en reprenant le couloir, j'ai poussé une porte pour voir à quoi ressemblaient les chambres des hommes. Pourquoi est-ce que je fais ce genre de trucs? Il y aurait pu y avoir quelqu'un, en train de méditer, seul, que j'aurais offensé par ma forme de femme. Ou même en train de se masturber! On ne sait jamais avec les hommes. Mme Harper en aurait eu une crise cardiaque.

C'était une chambre individuelle, donc pour une personne âgée ou handicapée, ou en quelque sorte importante. Pas question que j'aie une chambre individuelle, moi. Une valise était ouverte sur le lit, elle était pleine de cahiers d'écolier rouges, ce qui est contraire au règlement. Il y avait aussi des stylos, une demi-douzaine de bics. J'ai pris un des cahiers. Rien que de voir l'écriture m'a angoissée. Elle était haute et très penchée, comme si un vent violent soufflait le long des lignes, faisant ployer le sommet des lettres, les poussant vers le bord de la page. J'ai lu quelques mots et su aussitôt que le type avait de gros ennuis. *Comme de toute évidence tu es incapable de décider qui tu es tu peux aussi bien devenir rien du tout.* Des trucs dans ce genre. *Comme tu as détruit tous ceux à qui tu as eu affaire, ne leur dois-tu pas maintenant de te détruire à ton tour?* Non, c'était mieux écrit que ça. Je ne me souviens pas des mots exacts. Ou plus pompeux. Un vioque, pas de doute, me suis-je dit. Ou peut-être que non. Qu'est-ce que j'en sais? Peut-être un gamin handicapé et pompeux, ou le chou-chou d'un prof. Un cahier n'était qu'à moitié rempli et dans les dernières pages on trouvait la date de cette même semaine, des trucs sur l'arrivée au Centre Dasgupta et le fait qu'il s'était rendu compte, trop tard, qu'il ne pourrait pas retourner au casier où il avait laissé son téléphone portable. *Pas de portable pendant dix jours entiers.* J'ai souri parce qu'il m'était arrivé la même chose, la

première fois. Ça arrive à tout le monde. C'est un tour qu'on vous joue, ici. *Pourquoi est-ce que j'écris toujours comme si c'était pour quelqu'un d'autre?* avait-il écrit. Ce qui m'a bizarrement excitée.

J'ai pris un des cahiers et l'ai rapporté dans la partie réservée aux femmes. Pas malin. Pendant que les autres étaient dans la grande salle, ce matin, je l'ai lu. Enfin, je l'ai feuilleté. L'écriture est affreuse et je ne suis pas persuadée que ça m'intéresse vraiment. Et puis au début de l'heure suivante, l'heure de Ferme Résolution, quand la voie a été libre, je l'ai rapporté en même temps que le désinfectant, avant de filer en vitesse à la grande salle. Nous devons tous assister à la séance de Ferme Résolution, les bénévoles comme les étudiants. Ce n'était pas malin parce que après avoir lu le cahier je n'ai pas pu me concentrer sur ma méditation. Soudain toutes les vieilles pensées, tous les vieux souvenirs se remettaient à hurler, à brailler et à taper du pied. Soudain, j'en suis à me demander si tout le temps passé au Centre n'a pas été que du temps perdu.